

André Major

L'Hiver au cœur

novella

BORÉAL
COMPACT



Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

L'HIVER AU CŒUR

- Le froid se meurt*, poèmes, Éditions Atys, 1961. Épuisé.
- Holocauste à deux voix*, poèmes, Éditions Atys, 1961. Épuisé.
- Nouvelles*, avec la collaboration de Jacques Brault et d'André Brochu, Cahiers de l'AGEUM, 1963. Épuisé.
- Le Cabochon*, roman, Éditions Parti pris, 1964. L'Hexagone, collection « Typo », 1989.
- La Chair de poule*, nouvelles, Éditions Parti pris, 1965. L'Hexagone, collection « Typo », 1989.
- Le Vent du diable*, roman, Éditions du Jour, 1968. Nouvelle édition remaniée, Boréal, collection « Boréal compact », 1998.
- Félix-Antoine Savard*, Fides, collection « Écrivains canadiens d'aujourd'hui », 1968. Épuisé.
- Poèmes pour durer*, choix de poèmes (1961-1969), Éditions du Songe, 1969. Épuisé.
- Le Désir* suivi de *Le Perdant*, pièces radiophoniques préfacées par François Ricard, Leméac, collection « Répertoire québécois », 1973.
- L'Épouvantail*, roman, Éditions du Jour, 1974. Traduit en anglais par Sheila Fischman sous le titre de *The Scarecrows of St. Emmanuel*, McClelland & Stewart, 1977.
- Une soirée en octobre*, pièce en trois actes préfacée par Martial Dassylva, Leméac, collection « Théâtre », 1975.
- L'Épidémie*, roman, Éditions du Jour, 1975. Traduit en anglais par Mark Czarnecki sous le titre de *The Inspector Therrien*, Press Porcepic, 1980.
- Les Rescapés*, roman, Quinze, 1976. Traduit en anglais par David Lobdell sous le titre de *Man on the Run*, Quadrant, 1984.
- La Folle d'Elvis*, nouvelles, Québec/Amérique, 1981. Traduit en anglais par David Lobdell sous le titre de *Hooked on Elvis*, Quadrant, 1983. Boréal, collection « Boréal compact », 1997.
- L'Hiver au cœur*, novella, XYZ éditeur, 1987. Traduit en anglais par David Lobdell sous le titre de *The Winter in the Hearth*, Oberon, 1989. Boréal, collection « Boréal compact », 2001.
- Histoires de déserteurs*, version remaniée de la chronique romanesque comprenant *L'Épouvantail*, *L'Épidémie* et *Les Rescapés*, Boréal, 1991.
- La Vie provisoire*, roman, Boréal, 1995. Traduit en anglais par Sheila Fischman sous le titre de *A Provisional Life*, Oberon, 1997.

André Major

L'HIVER AU CŒUR

novella

Boréal

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que le ministère du Patrimoine canadien et la SODEC pour leur soutien financier.

Les Éditions du Boréal bénéficient également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

© 2001 Les Éditions du Boréal et André Major
Dépôt légal : 2^e trimestre 2001
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

Données de catalogage avant publication (Canada)

Major, André, 1942-

L'Hiver au cœur

3^e éd.

(Boréal compact ; 128)

Éd. originale : Montréal : XYZ, 1987.

Publ. à l'origine dans la coll. : Collection Novella.

ISBN 2-7646-0112-3

I. Titre.

PS8526.A453H58	2001	C843 ³ .54	C2001-940325-9
PS9526.A453H58	2001		
PQ3919.2.M34H58	2001		

*Mais, surtout, ne jamais faire le serpent,
ne jamais rejeter sa peau : car qu'est-ce
que l'homme a en propre, qu'est-ce qu'il a
de vécu, sinon ce qui est justement vécu?
Mais se tenir en équilibre, parce que
qu'est-ce que l'homme a à vivre sinon jus-
tement ce qu'il ne vit pas encore?*

CESARE PAVESE, *Le Métier de vivre*

Il approchait de la trentaine quand tout ou à peu près se mit à aller de travers. Au travail, pour commencer, où le patron ne lui pardonnait pas d'avoir laissé passer le manuscrit d'une des grandes voix de la féminitude, ce qui permettait à un de ses obscurs concurrents de pavoiser aux salons du livre de Montréal, Paris et Francfort. « Tu perds ton flair, Antoine. L'heure est à la parole des femmes, et toi, ce que tu me présentes pour la saison prochaine, ça rime à quoi? insistait-il, son large front ravagé par les soucis. Tout ce que tu as trouvé, c'est une poétesse au bord de la retraite et deux romancières qui radotent avec un certain talent, d'accord, mais la Kate Millett qu'on attendait, tu lui dis d'aller ailleurs. » Antoine faillit lui faire remarquer que Kate

Millett n'était peut-être pas à sa place dans une collection ouverte aux seuls romanciers et poètes ; il se contenta de répliquer qu'il faisait de son mieux avec ce qu'il recevait et qu'il était d'ailleurs surchargé depuis qu'il assumait la responsabilité de la production en plus de la direction littéraire. Les choses en étaient restées là, mais le patron ne le portait plus dans son cœur. Ça sautait tellement aux yeux que les auteurs n'acceptaient plus aussi facilement les corrections qu'il leur proposait.

Chez lui, ça n'allait guère mieux, Nicole traversant une crise d'identité, selon ses propres termes. Les rares fois, au cours de cet interminable hiver, où ils se payèrent le luxe de discuter de leur vie commune, ils n'arrivèrent à rien de bon : elle affirmait n'avoir rien de personnel à lui reprocher, sauf d'être là, comme une ombre qui l'empêchait de s'épanouir, tandis que lui s'évertuait à pousser la bonne volonté jusqu'à s'attribuer une plus grande part des tâches domestiques. Il renonça même à la délicieuse sieste du samedi après-midi et se coupa la barbe, comme elle le lui avait maintes fois suggéré. Mais elle ne paraissait se rendre compte de rien, toute à ce tourment dont la subtilité lui apparut le jour où, excédée par le zèle qu'il déployait, elle lui avoua

qu'elle s'épuisait à se défaire des liens qui la rendaient dépendante de lui, comme elle l'avait longtemps été de ses parents, et que tout ce dont elle avait besoin — un urgent besoin —, c'était de savoir qui elle aurait été si les hasards malencontreux de l'existence ne l'avaient pas mise sur son chemin. Passablement ébranlé par cette révélation, il lui demanda ce qu'elle attendait de lui et elle exigea alors, les poings serrés, qu'il quitte leur chambre et surtout qu'il cesse de lui tourner autour quand elle rentrait tard, après ses séances de thérapie collective. Il dissimula tant bien que mal sa frustration et installa un lit de camp dans le boudoir où il lisait les manuscrits que l'effervescence créatrice déversait sur son bureau jour après jour. Ce réaménagement le fit renouer avec des habitudes de célibataire : tous les soirs, après avoir grignoté sur le bord de la table, il s'enfermait avec du travail et un litre de rouge.

Un soir, comme elle rentrait, fourbue et visiblement abattue, il se risqua à lui caresser les cheveux. Elle le repoussa avec un air horrifié en lui apprenant qu'elle était la seule de sa bande à encore supporter un partenaire mâle. Il tenta bien d'amorcer une discussion, mais elle se réfugia comme toujours sous la douche, après avoir verrouillé la porte. Le jour même, le patron l'avait

convoqué pour lui laisser entendre qu'à bien y penser il avait raison de se plaindre, qu'on lui avait donné trop de travail et que la solution, « autant pour nous que pour toi », c'était peut-être qu'il s'en tienne à la production, Aline Paré étant disposée à se charger du comité de lecture. Elle devait justement passer le lendemain, et il comptait lui proposer la direction littéraire de la maison, à moins qu'il n'ait des objections, mais elles avaient besoin d'être bonnes. Antoine était demeuré impassible, comme si tout cela avait cessé de le concerner. Le patron avait cru bon, pour lui faire avaler la chose, de lui laisser entrevoir un séjour à Francfort.

Il aurait voulu éprouver de la colère, même après coup, contre le patron, contre Nicole aussi. Mais il ne ressentait rien d'autre qu'une profonde lassitude, plus proche de l'ennui que du désespoir. Il enfila son manteau de cuir noir — qu'il portait déjà quand il avait connu Nicole six ans plus tôt — et sortit marcher un peu. Il ne neigeait plus depuis des jours, mais l'air demeurait humide. Le boulevard Saint-Joseph était désert comme toujours, passé l'heure de pointe. Il se rendit jusqu'à la montagne avant de revenir s'étendre, une heure plus tard, sur l'inconfortable lit de camp à quoi le condamnait le désir d'autonomie de Nicole. Le

sommeil ne venant pas, il laissa des pensées inconsistantes lui traverser l'esprit. Il finit pourtant par somnoler deux ou trois heures avant que la clarté du petit matin filtre à travers la toile jaunissante qu'il laissait toujours baissée.

Il se leva, vaguement nauséeux, renonça au rituel inaugural du café et se rendit au bureau, pas rasé et bien en avance sur l'heure d'ouverture. La seule vue des manuscrits empilés sur sa table et des messages glissés sous le téléphone lui souleva le cœur. Il inséra un feuillet dans la IBM, rédigea une lettre de démission aussi succincte que possible — un seul paragraphe d'environ sept lignes —, la plia en trois et la glissa dans une enveloppe avec une clé qu'il libéra de son trousseau. Après avoir poussé l'enveloppe sous la porte du bureau de son patron, il quitta sans le moindre regret les lieux où il avait passé le plus clair de son temps ces trois dernières années.

Il marcha rue Saint-Denis, excité par les effluves printaniers que charriait un imprévisible vent du sud. Le ciel s'était lavé de ses mauvaises humeurs des derniers jours et il était d'un bleu très net. Antoine finit par revenir sur ses pas pour monter dans la vieille Renault qui, en démarrant, laissait derrière elle une poussière de rouille. Il roula doucement vers le nord avec le sentiment

persistant d'avoir trop vécu déjà et d'en avoir assez. Il se soupçonna un instant d'avoir de l'amertume au cœur, mais pour très vite conclure que c'était l'hiver qu'il avait en lui, depuis toujours peut-être, comme Nicole avait fini par le deviner. Il n'avait emporté qu'une seule valise contenant le strict minimum. Il se reprocha d'avoir filé sans un mot. Elle le connaissait assez, tout de même, pour se rendre compte que s'il avait emporté son *Littré*, c'était parce qu'il ne rentrerait pas avant quelques jours. Une fois sorti de la ville, il se prit à souhaiter très fort de disparaître dans le paysage qui s'étalait, blanc et fade comme du sucre, des deux côtés de la route.

L'itinéraire lui était si familier qu'il demeura indifférent à la monstrueuse prolifération de bicoques jalonnant la route avec ces affiches criardes et fautives la plupart du temps, ces meubles hors d'usage qu'on exposait sur les balcons, ces amoncellements de débris de toutes sortes qui émergeaient comme des épaves avec la fonte des neiges. Après avoir traversé la plaine et ses pinèdes ravagées, il entrevit avec soulagement les montagnes qui faisaient le dos rond contre le ciel, mais sans être ému à la vue des repères familiers — le petit pont surplombant la rivière dont l'eau s'était épaissie au cours des ans au point de

prendre une coloration d'un brun un peu repoussant, et puis le virage assez raide, passé lequel apparaîtrait l'affiche en pointe de flèche indiquant le domaine familial, la grande maison blanche au toit de tôle rouge avec ses mansardes comme autant d'yeux ouverts sur le paysage et les bâtiments transformés en chalets trente ans plus tôt. Il se gara au bord du fossé, baissa la vitre et respira longuement l'air sec des montagnes avant de s'aventurer sur le chemin abrupt menant là-haut. Sous la dernière neige, sèche comme de la poudre, une croûte de glace l'empêchait de s'enfoncer. Un long moment se passa sans qu'il ne fasse rien d'autre que s'imprégner de l'éblouissante lumière de cette journée de mars. Aucune pensée ne lui venait, pas même sous la forme insidieuse du souvenir, comme s'il était devenu étranger à son propre passé et à lui-même. C'était la première fois qu'il revenait ici sans rien éprouver ni rien attendre. Bien des fois auparavant, quand ça ne tournait pas rond, il lui avait suffi d'un séjour de deux ou trois jours, parfois même de quelques heures, pour retrouver une espèce de jubilation intérieure. Mais les lieux avaient maintenant perdu leur pouvoir magique.

Ce fut une fois au volant de la Renault qu'il sentit la faim lui revenir, une de ces faims

exigeantes et féroces, comme il lui en venait jadis, au retour d'une longue promenade. Il s'arrêta devant une brasserie flanquée d'un gros pin solitaire et qu'on avait baptisée de ce fait *Au gros pin*. Il n'y avait qu'une demi-douzaine de clients, des routiers, installés au comptoir. Lui, à son habitude, s'attabla près d'une fenêtre, attendant que la serveuse daigne l'apercevoir. C'était une fille un peu grasse, avec des cheveux bouclés et de beaux yeux humides. Il commanda le spécial du jour qui comprenait une soupe aux légumes, du ragoût de boulettes avec de la purée de pommes de terre et du gâteau aux carottes sans doute moins succulent que celui de sa tante Palma à qui il aurait dû rendre visite, deux minutes plus tôt, alors qu'il passait devant chez elle. Parce que la serveuse lui avait souri comme à une vieille connaissance, il se mit à imaginer l'existence routinière qu'elle devait mener, la grisaille des journées passées ici, dans les limbes de cette brasserie, avec pour seule éclaircie les jours de congé, mais peut-être ne pouvait-il rien voir, rien sentir, qu'à travers son propre désarroi. Renonçant au café qui avait refroidi, il s'extirpa de la songerie où il s'était enlisé et alla au comptoir régler son addition. La serveuse lui rendit sa monnaie sans perdre de vue le client à qui elle racontait que sa fille n'allait pas mieux et

qu'elle devait retourner chez le médecin le soir même. Il roula vers la ville, moins enclin que tout à l'heure à renoncer au douteux devoir de survivre, peut-être parce qu'il lui semblait jouir enfin d'une disponibilité totale à laquelle, une semaine plus tôt, il n'aurait même pas osé rêver. Tout pouvait encore lui arriver, il n'aurait su dire quoi ni ce qu'il attendait de tout ce temps qui lui appartenait en propre maintenant. Il résista à l'envie de passer chez lui : il fallait que la rupture se consomme tout à fait. Il avait surtout peur, en revoyant Nicole, de replonger dans l'espèce de compromis où il avait végété ces derniers mois. Il traversa la ville, puis il arpenta la rue Sainte-Catherine jusqu'au moment où il vit, au-dessus d'un casse-croûte désuet, l'affiche *Tourist rooms*.

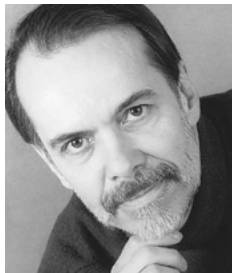
Un gros garçon glabre, sans âge, finit par apparaître dans un fauteuil roulant qu'il conduisait brusquement. Antoine dit qu'il voulait louer une chambre pour la semaine. Le gros garçon lui tendit une clé passée dans un anneau grand comme un bracelet après avoir réclamé une avance de vingt dollars. Une lampe Tiffany, suspendue à une chaîne, éclairait à peine l'escalier qu'il achevait de monter lorsqu'il entendit le gros garçon lui crier : « Les closettes sont au fond ! » La chambre numéro 5 donnait sur une

cour encombrée d'objets inutilisables. Les tentures étaient si poussiéreuses qu'après les avoir écartées il se mit à éternuer comme s'il souffrait d'une allergie. L'austérité de la pièce lui plut immédiatement : rien ne décorait les murs d'un beige pisseux et le mobilier se composait d'une commode supportant un miroir ovale, d'un fauteuil recouvert d'une housse fleurie et d'un lit qui se creusait en gémissant dès qu'on s'y étendait.

Il vida sa pipe dans le cendrier de verre qui se trouvait à sa place sous la lampe de chevet aussi démodée que le reste et s'adossa à la tête du lit, sans se donner la peine de défaire sa valise. Il se sentait curieusement détaché de tout, comme s'il avait enfin échappé au courant de la vie et qu'il en fût devenu un simple témoin. Les autres jouaient à vivre — Nicole et ses copines à se libérer d'un esclavage millénaire, le patron à se prendre pour le Robert Laffont local. Mais il fut incapable de se dire que la serveuse de tout à l'heure jouait, elle aussi : elle se contentait peut-être de survivre tant bien que mal, entre la brasserie qui lui prenait tout son temps et sa fille malade.

Il y eut des pas lourds sur le palier, une porte qui se verrouilla, des rires étouffés, puis des cris un peu plus tard, où il crut reconnaître le langage oublié de la jouissance, et il entrevit la ser-

veuse aux yeux humides et au beau sourire. Il éprouva une violente envie de jouir. Ça lui manquait depuis si longtemps qu'il céda à ses propres caresses avec un soulagement un peu honteux. Une porte grinça sur ses gonds, puis ce fut le silence et il put enfin se laisser aller à la somnolence qui lui brouillait la vue. Quand il se réveilla, il se rendit compte qu'il était trempé. Il voulut se déshabiller mais retomba aussitôt dans un sommeil agité. Il n'aurait su dire combien de temps il avait dormi quand un va-et-vient le réveilla tout à fait. Il ralluma la lampe de chevet, agacé par l'image que lui renvoyait ce miroir ovale de la commode sans doute utile quand on faisait l'amour. Il y pendit son veston de velours pour le masquer et consulta son livret d'épargne, calculant qu'il pouvait tenir le coup un bon mois, peut-être un peu plus, s'il vivait frugalement. Le temps de voir venir. Il fut tenté d'envoyer un mot à Nicole, son ressentiment de la veille lui paraissant déplacé. Ils avaient tout de même vécu ensemble, sans passion aucune, mais dans une sorte d'entente cordiale, du moins jusqu'à cette crise dont elle était loin d'être sortie. Lui aussi éprouvait un malaise qui le minait, à la fin de chaque automne, mais il se résorbait d'habitude avec les premières neiges.



André Major est né à Montréal en 1942. Cofondateur de la revue *Parti pris*, il a publié des essais, du théâtre, des pages de journal, de la poésie et plusieurs récits ou romans (*Le Cabochon*, *La Chair de poule*, *Histoires de déserteurs*, *La Folle d'Elvis*). Le prix Athanase-David lui a été décerné en 1992 pour l'ensemble de son œuvre.

128

BORÉAL
COMPACT

Boréal compact présente des rééditions de textes significatifs – romans, nouvelles, poésie, théâtre, essais ou documents – dans un format pratique et à des prix accessibles aux étudiants et au grand public.

L'Hiver au cœur est paru à l'origine en 1987.

Il m'a été fort agréable de constater que pour cet écrivain au moins, pour cet homme au moins, deux êtres peuvent s'aimer sans chercher midi à quatorze heures, et que l'amour n'est ni menaçant, ni compliqué, ni bête.

Marie José Thériault, *Lettres québécoises*

Dans ce court épisode d'une vie [...], André Major a fait la plus belle, la plus simple et la plus vraie de ses complaints de déserteur.

Marie-Claude Fortin, *Voir*